

# Réactualiser l'Initiation

par **Pierre-Yves Albrecht**



*Philosophe, ethnologue et thérapeute, Pierre-Yves Albrecht a fondé il y a trente ans les Foyers d'accueil des Rives du Rhône pour y accueillir des personnes voulant se débarrasser de leur dépendance aux drogues. Il partage ici les réflexions qui ont été les siennes sur la cause de leur maladie et sur la nature de leur demande, parvenant à des conclusions, sur le plan thérapeutique, dont la portée dépasse les soins aux toxicomanes. Il évoque le rôle essentiel de passeur du thérapeute – au sens où l'entendait la médecine traditionnelle –, à la fois philosophe, contemplatif, mystique, et initiateur capable d'orienter, au delà du monde sensible, vers d'autres univers de signification, de rétablir les liens aujourd'hui rompus entre le corps, l'âme et l'esprit. C'est en effet dans le défaut d'initiation, qu'il trouve la cause des « maladies de l'âme » qui frappent l'Occident. Des initiations, organisées en un cycle, intrinsèquement liées à la thérapie – chacune s'appuyant sur des pratiques et des disciplines spécifiques –, pour libérer les potentialités de l'être, qu'il a entrepris de restaurer en les réactualisant, et qu'il propose désormais à des personnes de tous âges.*

J'ai commencé mon travail de thérapeute-philosophe en 1981. J'ai été chargé par l'État du Valais de fonder ce qui est devenu les Foyers Rives du Rhône, où j'ai reçu les premiers toxicomanes. Très vite, je me suis dit que j'allais démissionner parce que cela m'éprouvait de voir des personnes faire un tel gâchis de leur vie. Pourtant, au bout de quelque temps, je me suis posé la question : de quoi sont-ils malades ? Tout le monde disait qu'ils étaient malades somatiquement, à cause de la drogue, que c'était un problème objectif lié à la substance. J'ai vite compris que ce n'était pas leur corps qui était malade. Ce n'est pas l'héroïne, la cocaïne ou le vin qui sont méchants, mais il faut plutôt accuser une sorte de prédisposition que l'homme a dans l'âme qui, soudain, reçoit ces grands catalyseurs d'ivresse d'une manière positive ou d'une manière négative. J'avais des exemples précis pour étayer mes propos : certains chamanes prennent de la drogue et ne sont pas malades pour autant ! Il était clair pour moi qu'il ne fallait pas diaboliser le produit et oublier la nature de l'âme de celui qui en abusait.

J'ai alors médité sur « une thérapie de l'âme auprès des toxicomanes ». C'est ainsi qu'a commencé cette histoire de thérapeute. Certaines autorités de mon canton n'ont pas vu cela d'un bon œil et m'ont répondu qu'il n'était pas question d'une affaire d'âme, que j'étais un fonctionnaire d'État et que j'étais à ce poste pour la réinsertion socio-professionnelle de mes pensionnaires. La thérapie appartient au domaine sanitaire et c'est le médecin cantonal qui est responsable de ce secteur, alors que moi je dépendais des affaires sociales. J'ai lutté pendant dix ans pour faire passer le mot « thérapie », parce qu'à l'époque c'était un concept qui n'était pas usité dans la terminologie usuelle. Ce mot choquait, au même titre, par exemple, que le mot « valeurs ». Je menaçais aussi d'utiliser un mot horrible : « initiation », que j'ai retenu dans ma bouche pendant des années. Mais la pression était si forte qu'il est finalement sorti avec une grande violence et qu'il a peu à peu fait sa place dans « la cité ».

La santé s'est développée très lentement vers ce que nous appelons la thérapie. La médecine moderne est une médecine scientifique, objectivante, qui aborde les problématiques par des démarches très matérialistes et ne cherche pas les significations des pathologies, le sens d'une maladie. La médecine traditionnelle, par exemple la médecine d'Esculape, procédait tout autrement. Le médecin était aussi un philosophe, un contemplatif. Dans son approche de la santé, il cumulait en fait plusieurs fonctions. Par exemple, dans les sanctuaires de Cos, on recourait à une technique appelée « incubation ». Le malade était placé dans une

sorte de crypte, en compagnie de serpents, et une méthode était mise en œuvre pour activer l'émergence de rêves durant la nuit. Le lendemain, un herméneute interprétait le rêve, ce qui permettait de remonter la piste pour trouver la cause de la perturbation. Car, dans l'idée traditionnelle, le mal somatique n'est qu'une manifestation d'une problématique qui se situe dans une dimension de l'être plus subtile, imaginaire ou idéelle. L'idée traditionnelle est beaucoup plus théophanique qu'incarnationniste : les différents mondes – du Principe, qu'on appelle Dieu, jusqu'au bas, qu'on appelle Matière – sont des reflets, miroir sur miroir, de l'Absolu. Il y a ici cette idée cosmologique que le monde est relié du haut jusqu'en bas. Le monde sensible dans lequel nous vivons n'est que le modèle d'un monde archétype qui lui donne son sens. C'est l'Absolu qui se projette à travers différents états : chaque monde inférieur reflète à sa mesure celui qui lui est directement supérieur, et ainsi de suite, du sommet jusqu'à la base. Donc, quand il y a un problème sur le plan sensible, c'est qu'il y a quelque chose à résoudre sur le plan imaginal ou sur un autre plan. L'idée de la médecine traditionnelle est de remonter pour chercher des causes dans des mondes plus riches de sens. Or, dans notre société actuelle, nous avons coupé les ponts avec le monde supérieur, nous ne pouvons plus en recevoir d'informations, et nous cherchons à combler ce vide sur le plan horizontal – ce qui en fait une société de consommation. Mais la consommation ne peut bien entendu rien résoudre puisqu'elle se situe sur le même plan que la problématique globale de mal-être, qu'elle est en même temps cause et conséquence d'effets secondaires existentiels négatifs qui s'enchaînent au fil du temps. La richesse, le pouvoir, tous les aléas du matérialisme et de la consommation s'épuisent et ne permettent pas de trouver du sens. Ce problème de rupture des ponts entre le monde sensible et les univers porteurs de significations ne touche pas seulement la santé ; c'est un problème global qui atteint de plein fouet le sens même de notre vie. Et bien sûr, lorsque le sens spirituel de notre vie est touché, il y a des impacts directs sur notre santé somatique et psychologique.

Voilà ce qui différencie la médecine actuelle de celle d'Esculape ou de Philon d'Alexandrie – philosophe fondateur du mouvement du « thérapeute : celui qui prend soin de l'être ». Au 1<sup>er</sup> siècle après J.-C., se situant au carrefour de plusieurs cultures, Philon d'Alexandrie avait suscité un extraordinaire engouement pour ce retour à l'essentiel tant prôné par les platoniciens.

Prendre soin de l'être, oui, mais qu'est-ce que l'être ? Certes, chaque personne est un être mais cet être intègre plusieurs dimensions : conscience-corps,

conscience-âme, conscience-esprit. Chacun d'entre nous participe de cette tripartition ontologique regroupant ces différentes modalités que, généralement, on traduit plus succinctement par : corps – âme – esprit. Dans notre monde de consommation, la dimension en vogue est bien sûr la conscience-corps. Beaucoup ignorent ce qu'est l'âme, et encore plus ce qu'est l'esprit – le spirituel étant différent du religieux. Certes, la religion peut amener à l'esprit, mais elle n'est pas l'esprit.

Dans notre monde moderne qui se targue très souvent de connaître l'âme et l'esprit, en fait, nous ne connaissons que le corps, que le langage de la conscience-corps, le langage de notre être au quotidien. Pour nous, c'est très difficile d'employer par exemple le langage-âme semblable au langage poétique du chaman ou encore au langage divinatoire et prophétique de l'oracle qui vaticinait à Delphes. Notre langage étant directement lié à la pensée analytique qui l'induit, nous en sommes prisonnier. Avec cette manière de penser et cette manière de dire le monde qui consistent à objectiver, qu'on le veuille ou non, nous demeurons dans la conscience-corps, dans le monde du sensible. Quand on s'intéresse aux choses de l'âme, automatiquement on change d'état de conscience. On ne peut pas passer dans les choses de l'âme en restant dans l'état de conscience de veille qui est caractéristique de l'état de la conscience-corps. C'est la même chose pour la conscience-esprit. Voyez à quel point nous sommes enfermés dans une bulle corps. Ce qui se traduit, de manière moderne, par ce qu'on appelle la consommation, le matérialisme.

J'ai reçu aux Rives du Rhône des toxicomanes qui avaient cherché à sortir de la conscience-corps en s'injectant des doses d'héroïne ou d'un autre produit de cette espèce. Mais si le toxicomane fait l'expérience d'une modification du champ de conscience, c'est pour le meilleur et pour le pire. La drogue en elle-même ne donnant aucune orientation à l'expérience, dès lors celle-ci est subie. Ce qui oriente l'extraordinaire puissance de l'expérience de la drogue ou du vin, c'est la qualité de l'âme, elle-même étant orientée ou pas. Par exemple, les chamanes, avant de prendre leur drogue, pratiquent une ascèse codifiée, c'est-à-dire qu'ils suivent une initiation sous la conduite d'un maître et qu'ils apprennent les balises de la route correspondant à cette modification du champ de conscience. Alors que le toxicomane, ne sachant plus où il est, se trouve désorienté. Bien entendu, c'est ce qui arrive aussi avec l'alcoolisme ou avec les médicaments utilisés en psychiatrie. On ne résoud rien avec la fameuse camisole chimique.

En tant que thérapeute, je me posais la question : comment soigner ces personnes ? Arrêter la drogue

d'un coup ne pouvait que les rendre malades. À travers la drogue, ils vivaient une ivresse, et il est certain qu'on ne peut vivre sans ivresse. Du matin au soir, chacun d'entre nous essaie de vivre ce sel de la vie, cette inexprimable ivresse qui nous donne le « goût de vivre ». Chacun cherche cette vibration.

Dans notre monde en léthargie, on nous calme par des sédatifs télévisés ou par l'espoir d'une promotion professionnelle, on nous maintient ainsi dans des artifices jusqu'à ce que nous criions : « J'en ai marre ! Assez ! » Quand on fait cela, c'est salutaire. Ayant beaucoup discuté avec les personnes que je soignais, les ayant vu vivre, cela me permettait de voir combien elles recherchaient cette ivresse. Aussi me suis-je dit qu'il fallait remplacer l'ivresse de la drogue par une intensité d'ivresse au moins équivalente à celle que ces personnes avaient connue avec le produit. C'était mon hypothèse de départ, et j'avais devant moi un champ vide parce qu'il n'y avait aucune recette que les fonctionnaires d'État puissent me fournir. J'étais dramatiquement seul à chercher quelque chose pour ces enfants-là. Parents de ces enfants, nous sommes tous concernés par cette quête. D'autant que nous ne sommes pas plus libres qu'eux, que nous aussi nous manifestons notre dépendance de toutes sortes de manières, même si celles-ci sont officialisées. Être libre, où que nous soyons, cela veut dire être un, être unifié, être au centre de soi-même. C'est une expérience inoubliable d'avoir été au moins une fois libre. La dépendance, quelle qu'elle soit, fait que l'on est toujours en dehors de soi-même.

Un jour, un petit gars, un toxicomane, me demande s'il peut aller dans la montagne vivre une retraite pendant trois jours. Il ne veut emporter que très peu de nourriture. Je lui ai donné l'autorisation. Il s'est rendu dans une grotte qu'il connaissait. Mais il a neigé durant son séjour. Impossible de trouver du bois pour faire du feu. L'eau était gelée. Quand je suis allé le rechercher, j'étais inquiet. Je trouve alors un gaillard, certes éprouvé par le froid et la solitude, mais rayonnant. Dans ses yeux, il y avait quelque chose que je n'avais jamais vu.

Plus tard, l'expérience s'est renouvelée plusieurs fois et à chaque coup j'étais interpellé par cette histoire de grotte et de retraite. J'ai fini par comprendre que l'enfant désirait vivre un rite d'initiation. Par la suite, en explorant les déserts, en vivant avec les Touaregs, les Berbères, j'ai eu l'occasion d'assister à des rites de passage chez les enfants de ces populations. À plusieurs reprises, j'ai rencontré dans le désert un garçon de sept ans qui menait un important troupeau de moutons. En parlant avec lui, on prend conscience que l'enfant

En Papouasie Nouvelle Guinée, une grotte sert toujours pour les rites d'initiation des enfants.



conduit ses moutons au puits qui se trouve à deux jours de marche. À sept ans, il est seul dans le désert, avec la responsabilité du troupeau, confronté aux forces arides, aux esprits, aux cris des bêtes dans la nuit... Mais il est aussi face à la beauté du ciel, à la course des étoiles. En fait, il est là pour vivre une initiation qui porte sur trois thèmes toujours récurrents dans l'histoire traditionnelle : la tempérance du paysan, le courage du guerrier, la prudence du magicien-philosophe. L'enfant prend contact avec les énergies des trois modalités de son âme : végétative, sensitive, intelligible. Il est invité à entrer en contact avec l'énergie de son corps, celle de son âme et celle de son esprit. Avec la conscience-corps, la conscience-âme et la conscience-esprit. Végétative, la conscience-corps est la modalité de l'âme qui a pour rôle d'harmoniser nos pulsions. Le courage du guerrier, c'est la capacité pour un homme d'affronter l'obstacle au cours d'une action héroïque, la « Grande Guerre » contre ses ennemis intérieurs. Nous avons tendance à fuir nos peurs dans des mirages ou des illusions, alors qu'il faudrait leur faire face, les affronter. Et enfin, comment échapper à cette pensée analytique, objectivante, matérialiste, sinon par la force du magicien-philosophe qui établit un contact avec la transcendance ?

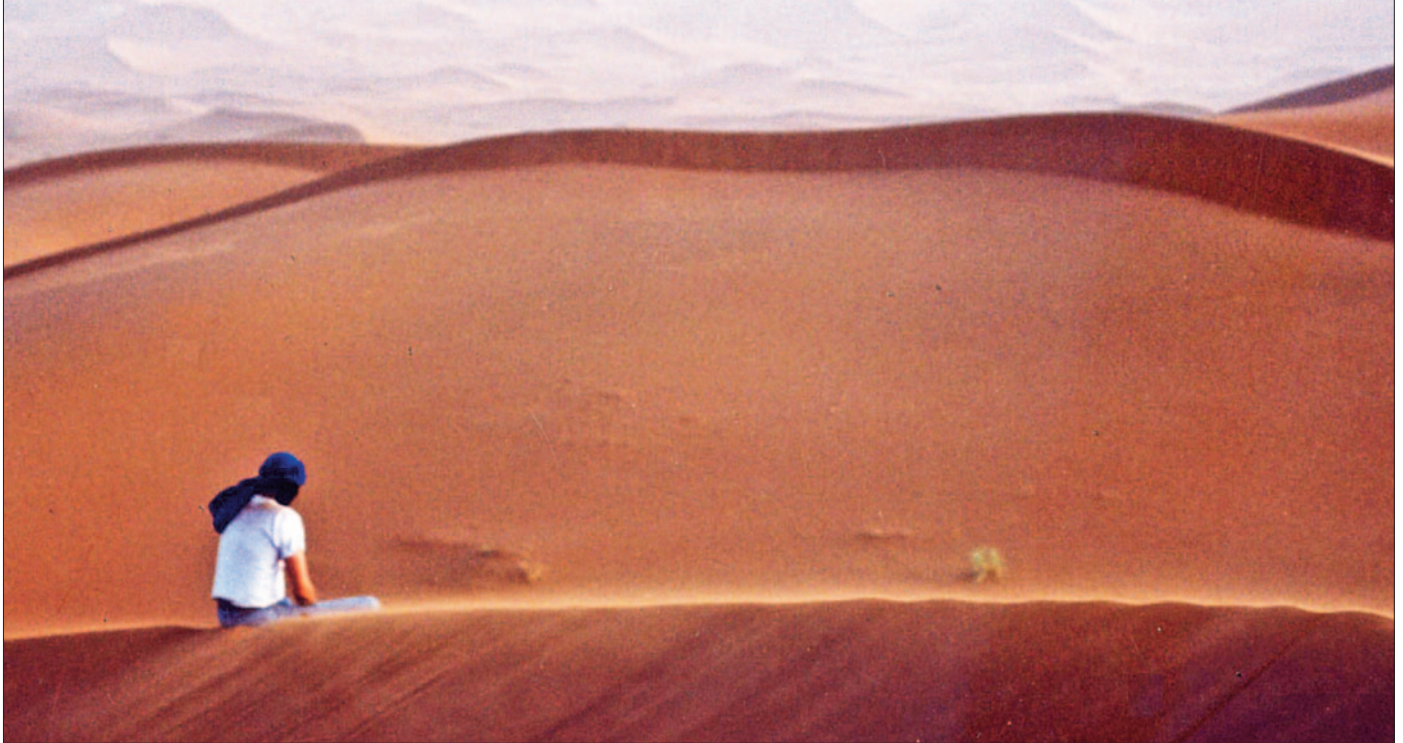
Voilà ce que recherchaient les rituels dans les systèmes traditionnels : assumer et réaliser au mieux ces trois modalités de l'âme. Et voilà la raison pour laquelle ces rituels étaient naturellement thérapeutiques. L'instructeur était thérapeute et il enseignait les rites de passage et l'initiation. Je me suis demandé qui, chez nous, était encore au courant de ces pratiques. En Occident, cela fait trois siècles qu'on ne procède plus aux rites de passage, et ce phénomène d'occultation est exceptionnel dans l'histoire humaine parce que, jusqu'alors, dans

### *La Grande Guerre n'est rien d'autre que la victoire sur ses propres craintes.*

#### **Les trois fonctions anthropologiques liées au corps, à l'âme et à l'esprit, soit la tempérance, le courage et la prudence**

La tempérance consiste à développer en soi une juste température pour les transformations. Naturellement, cela intègre une ascèse sur les dimensions du paysan en nous : nourriture, sexualité, etc. Toutes les disciplines harmonisant ces dimensions sont des adjuvants pour réaliser une juste température de transformation. Le courage va dans le sens de la « Grande Guerre », de la maîtrise de la pensée et des émotions, qui fonctionnent ensemble. La prudence est la capacité intelligente, comme une vision subtile, dont la finalité est d'établir des ponts entre le monde physique et la surnature, entre le visible et l'invisible. Quand on a réalisé tempérance, courage et prudence, se présente la justice, qui n'est rien d'autre que l'équilibre des trois premières fonctions, ce qui produit le nouveau personnage qu'on appelle le roi : le roi en nous.

toutes les traditions, on faisait vivre ces choses-là. Nous sommes donc dans une civilisation où les rites de passage sont systématiquement esquivés et même diabolisés. Alors que, par exemple, chez les Bambaras et les Dogons, si l'on n'est pas initié, on n'a pas de nom ; et par conséquent, on n'a pas de responsabilités dans la tribu. Vus de leur lorgnette, nous sommes une société d'enfants qui ne peuvent se perpétuer qu'en mettant au



monde d'autres enfants puisque les parents eux-mêmes n'ont pas été initiés. Les conséquences en sont les maladies de l'âme et la dysharmonie des trois fonctions anthropologiques. Dans les journaux, on relève de multiples exemples d'intempérance sous toutes les formes possibles, de manque de courage, et de façons de vivre profanes du fait que nous ne sommes plus reliés, que nous ne sommes plus dans une dimension de sacralisation. Nous sommes alors dans une situation équivoque et dangereuse, parce que si nous ne sommes plus « con-sacré », nous ouvrons les portes au diviseur – pas une entité avec des cornes mais une entité qui symbolise les forces diabolisantes, les forces qui divisent. Et ainsi, nous nous écartons des énergies symbolisantes, autrement dit de ce qui unit. Le diable n'est pas le contraire de Dieu, mais le contraire du symbole. Nous sommes dans une société dé-symbolisée. Dans ce type de situation, l'âme (au sens d'homme intérieur) ne peut plus vivre. Imaginez un toxicomane qui se pique depuis dix ou quinze ans à la cocaïne ou à l'héroïne, qui vit dans une zone de jungle, pour qui toute la noblesse de l'homme « debout » s'est occultée ; qu'est-ce qui peut rester du sens de la vie dans le cœur de cet enfant-là ? On se demande même comment il peut encore vivre.

Si nous faisons une sorte de bilan personnel de la qualité de nos impressions, ce qui se passe pour ces personnes, c'est aussi ce qui se passe chez nous. Comment est-ce que je vis au quotidien ? Quelle est la qualité de cette existence que j'appelle ma vie ? C'est important que chacun procède à cette estimation pour soi-même afin de pouvoir enfin faire un juste choix. Le pire, c'est de croire que tout va bien, qu'il n'y a pas de problèmes, que tout roule, qu'il n'y a rien à changer. Il y

a des maladies ignorées par ceux qui en sont atteints, et la maladie de l'âme fait partie de celles-là.

Avec les jeunes, il a fallu restaurer les initiations. C'est ce qui a constitué l'acte thérapeutique. Mais ceci n'est pas valable que pour ceux qui s'occupent des toxicomanes, c'est valable pour tout thérapeute. Car lorsque quelqu'un vient le consulter, c'est qu'il veut être initié, et pas autre chose. Qu'est-ce que cela veut dire ? La personne veut que quelque chose « commence » à muter, qu'une porte s'ouvre sur une autre dimension, un autre état de conscience, une nouvelle perception du monde, une nouvelle sensibilité. On ne peut pas aborder cet extraordinaire désir seulement en termes objectifs ou avec des moyens matériels. Le thérapeute doit devenir un acteur qui participe à cette rédemption, à cette mutation. Comme je le dis souvent, à l'intérieur du processus, il participe en tant que « merlinisateur » et non avec un « regard éloigné » comme le voudraient certains. S'il n'est pas capable de susciter un « charme », il ne peut pas soigner. S'il ne peut pas communiquer ce feu magique grâce à des stratégies subtiles, rien ne se passe.

Deux mille personnes sont passées chez nous, dont beaucoup ont été guéries, mais je suis incapable de dire comment j'ai aidé des personnes à guérir. Je ne sais pas ce qui s'est passé, sinon que ce sont les initiations successives qui ont provoqué cette transformation. En fait, nous avons réactualisé les initiations traditionnelles, au nombre de quatre chez nous, dont chacune porte sur une des problématiques de l'âme : intempérance, lâcheté, imprudence et ignorance du sacré, donc igno-

\* Voir Pierre-Yves Albrecht : *L'Archer Blanc, de la dépendance à l'initiation*, éd. Ketty et Alexandre, et *Le Devoir d'ivresse : les itinérances du thérapeute*, éd. Terra Magna / Georg.

rance tout court ! La première initiation intervient après six, sept ou huit mois pour les jeunes vivant dans nos foyers. Un enseignement philosophique, musical, artistique, physique, invite tous les secteurs de l'être à travailler. Quand on sent que la personne est prête, on l'appelle et, très solennellement, on la conduit dans la montagne où elle demeure quelques jours dans la solitude, avec un peu de farine et d'eau pour faire des galettes\*. Elle doit demeurer dans un certain périmètre et écrire ce qu'elle vit. La deuxième initiation, dix à douze jours dans un même contexte, dans les montagnes du Valais. La troisième, dix jours dans le désert. C'est plus difficile car il s'agit d'un endroit qu'on ne connaît pas, lié à l'éloignement géographique, à la présence de serpents et de scorpions. La personne est amenée par un Touareg qui lui choisit un emplacement solitaire et la quitte aussitôt, lui laissant de l'eau, de la farine et un peu de bois.

La première fois que j'ai vécu cette initiation dans le désert, sur une petite butte, auprès d'un tamaris, je suis passé par une grande frayeur. Après avoir prié en marchant autour de la butte, j'arrive près de mon jerry can d'eau et il me semble voir des traces de pas. Qui a bien pu venir dans ce laps de temps où je déambulais autour de ma butte ? Cela me semble inexplicable. J'enlève mes chaussures et j'essaie de les mettre dans les traces pour voir si ce sont les miennes ou celles de quelqu'un d'autre. L'empreinte ne correspond pas... Dans le désert, dans un espace immense où la vue est libre, j'aurais dû voir la personne... Je me suis dit alors qu'on était venu pour empoisonner ma réserve d'eau. Je suis resté une journée sans boire, crispé dans une sorte de « parano », cherchant des ennemis possibles, pensant que j'allais mourir. Puis me disant que l'eau n'était peut-être pas empoisonnée et que, de toute façon, si je n'en buvais pas, je ne tarderais pas à mourir, j'ai fini par boire de cette eau. Je vous raconte ça pour montrer la difficulté de cette initiation du désert où les mirages sont de tous ordres !

J'ai remarqué qu'il y a toujours quelque chose de fondamental qui se passe au niveau thérapeutique chez la personne qui vit l'extraordinaire expérience que permet cette troisième initiation. Depuis cinq ou six ans, nous proposons un programme pour des personnes de tous âges, des personnes « normosées », qui vivent ces initiations de la même façon que les jeunes. C'est extraordinaire de voir comment les personnes « normosées » ont les mêmes problèmes de fond de dépendance que les toxicomanes, mais aussi de voir leur joie, leur enthousiasme, leur stupéfaction quand elles se transforment au fil des initiations. Depuis quelques années, je rencontre des gens dits normaux qui de-

*Que faisons-nous de ce que nous apprenons ? Ce n'est pas parce que nous maîtrisons le discours que nous sommes cela. Un moment extraordinaire se manifeste quand l'homme passe du discours à l'être, ou réussit la jonction entre les deux.*

viennent remarquables, et qui découvrent qu'ils le sont. Par rapport aux toxicomanes, ils présentent l'avantage d'être a priori de bonne volonté. Dans nos foyers, on a souvent des jeunes qui viennent pour éviter la prison, et leur motivation pour se faire soigner n'est pas toujours claire. À soixante-dix ans, Jacques, docteur en physique, le premier « normosé » à passer sa troisième initiation dans le désert, a suivi le même programme initiatique que celui vécu par les jeunes de nos maisons. Cela a été pour lui quelque chose de bouleversant par la découverte qu'il a faite de lui-même.

Le processus d'initiation est donc intrinsèquement lié à la thérapie. Le thérapeute est un initiateur et les maladies qu'on connaît à notre époque, qu'on pourrait appeler les maladies de l'âme ou les maladies du non-sens, résultent de ce que j'appelle l'esquive de l'initiation. Le nombre de maladies du non-sens que j'ai vu croître et se diversifier en trente ans est incroyable. Dans notre foyer, nous avons d'abord accueilli des toxicomanes, puis des poly-toxicomanes, puis des anorexiques et des boulimiques, puis des *border-line* et des psychotiques... Les étiquettes se sont multipliées mais il y a toujours le même dénominateur commun : le non-sens. Il me semble donc que le thérapeute devrait agir sur ce non-sens de la vie par un nouvel enchantement, au sens d'une transmission d'un certain feu. Le thérapeute a une vocation divine, c'est un philosophe, un penseur, un contemplatif, un mystique, un chamane, et c'est aussi un scientifique parce qu'il connaît la nature. Concernant ces questions de la tempérance, du courage, de la prudence et du sacré, le thérapeute a le devoir de faire un travail constant sur lui-même. La nature n'étant rien d'autre qu'une projection de notre propre nature intime, de notre âme végétative, c'est un maître paysan : en connaissant la nature, on connaît sa nature végétative. Le thérapeute est aussi un guerrier. Ceux qui pratiquent les arts martiaux dans l'idée de la « Grande Guerre » comprennent la nécessité de cette

expérience d'être face à l'adversaire sans animosité et sans peur, la « Grande Guerre » se passant à l'intérieur de soi, et n'étant rien d'autre que la victoire sur ses propres craintes. Par rapport au sacré, le thérapeute doit comprendre qu'on ne rentre pas dans ce monde avec l'esprit analytique, avec la connaissance objective. Certes il y a une transmission théorique de la connaissance, mais il faut que celle-ci puisse germer de façon opérative en nous.

Que faisons-nous de ce que nous apprenons ? Ce n'est pas parce que nous maîtrisons le discours que nous sommes cela. Un moment extraordinaire se manifeste quand l'homme passe du discours à l'être ou qu'il réussit la jonction entre les deux.

*L'initiation a pour but d'actualiser le germe qui est à l'intérieur de nous à l'état potentiel. Quand ce germe se développe, le cœur de l'homme s'ouvre. Cela veut dire que l'infiniment petit de notre cœur s'identifie à la centralité axiale de l'infiniment grand de l'axe universel.*

Dans les années quatre-vingts, la quatrième initiation consistait à vivre le pèlerinage de Compostelle – qui n'était pas encore à la mode – ou un séjour de trois mois dans un monastère. La personne se trouvait ainsi au contact du sacré. Au fil des années, les subventions étant en baisse, nous avons raccourci la cure thérapeutique de telle sorte que nous n'avons plus pu faire cette quatrième initiation. Les grands supports physiques de ces initiations, réactualisées et adaptées pour notre âge, sont donc : la grotte, le chemin, le désert, la montagne.

Ce travail thérapeutique s'accomplit certes auprès des toxicomanes mais aussi auprès des enfants normaux, nos enfants, et c'est un travail d'éducation fondamental qui devrait être actualisé dans les écoles officielles. J'ai quatorze petits-enfants, de un à douze ans, et ils vivent tous des initiations. Dans notre système familial, on expérimente un processus initiatique de rites pubertaires qui portent sur ces trois dimensions de l'homme : corps - âme - esprit. Comme cela a tou-

jours existé dans l'histoire de l'homme.

L'initiation pubertaire permet à l'enfant de s'harmoniser mais aussi de s'intégrer dans la cité, parce qu'il y a également l'apprentissage des rôles sociaux dans ces rites de passage. Il y a un deuxième groupe d'initiations qui s'adressent aux adultes et qu'on pourrait appeler la « grande thérapie », celle que visaient bien naturellement des personnes comme Philon d'Alexandrie, et qui préconise de « prendre soin de l'être ». Un autre groupe d'expériences, comme les initiations chamaniques, sont des initiations plus marginales. Après avoir pratiqué une ascèse de longue durée sous la surveillance d'un maître, le chamane se met en contact avec les êtres de la surnature et s'engage sur les itinéraires de l'invisible, pratiquant une thérapie très subtile pour le mieux-être des hommes. Il existe une autre sorte d'initiation, l'initiation mystique, du type de celles qu'on a pu connaître à Eleusis ou à Samothrace, qu'on appelait les Grands Mystères. Là, le but avoué de l'initiation est la divinisation. Il faut savoir que, jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle, le christianisme ne parlait pas de sanctification mais de divinisation de l'homme. Les Pères de l'Église estimaient que l'âme de l'homme, plus encore que se sanctifier, pouvait se diviniser. Un certain concile a occulté cette idée au profit de celle de sanctification : l'homme devient un saint mais pas un dieu. Or, Plotin affirmait avec force ceci : « On ne nous demande pas d'être un homme de bien, mais d'être un dieu ».

Pour en revenir à la nécessité de l'initiation, je relève aussi plusieurs passages de la Bible nous incitant à procéder à ces « retournements ». Dans son entretien avec Nicodème, le Christ parle de la seconde naissance et il nous demande clairement de naître deux fois. Nicodème lui dit qu'on ne peut pas sortir deux fois du ventre de sa mère, et le Christ répond que c'est de son esprit qu'il doit renaître. Il y a aussi le baptême « d'eau » de Jean dans le Jourdain, et le baptême du Christ qui est un baptême « de feu ». Il y a encore la parabole du grain de sénevé que vous connaissez tous mais qui n'a pas l'air d'avoir été mise beaucoup en application dans cette sorte de chrétienté que nous vivons aujourd'hui. Un paysan sème des graines de sénevé, et une graine minuscule devient un arbre sur lequel se perchent tous les oiseaux du monde. Quoi de plus élégant que cette parabole pour signifier la croissance de l'être intérieur et, par le symbolisme des oiseaux, pour dire l'évolution possible de nos états de conscience angéliques ! Et encore... Les Pharisiens demandent au Christ : « Où est le Royaume des Cieux, le Paradis ? » Le Christ leur répond qu'il est à l'intérieur de chacun, et qu'il ne faut pas le chercher ailleurs. Dans toutes les traditions, on retrouve cette idée du germe initiatique qui se situe à l'in-

térieur de chacun d'entre nous, attendant sa gestation, sa sortie hors de terre, sa floraison, sa mise à fruit. Ce germe divin, l'esprit – qui est potentiellement là comme une graine qui attendrait la germination – est la chose la plus petite qui soit dans notre microcosme, la chose la plus englobée. Minuscule certes, mais se situant au centre, c'est cet esprit qui nous permet de tenir debout physiquement, psychiquement, pneumatiquement. Chez l'homme normal, ce germe divin est présent mais inactivé. Ce germe, et c'est là le grand mystère de la création, est à la fois le plus petit et le plus grand. Il est absolument englobé dans notre microcosme mais il est absolument englobant dans le macrocosme. C'est le mystère du « un », le chiffre le plus petit mais qui contient tous les autres. En hébreu, le *yod* est la lettre minuscule qui contient toutes les lettres. En arabe c'est l'*alif* qui est la lettre autonome par excellence grâce à laquelle sont produites toutes les autres lettres. En géométrie, c'est le point, qui est minuscule mais duquel s'engendrent toutes les autres figures.

L'initiation a pour but d'actualiser ce germe qui est à l'intérieur de nous à l'état potentiel. Elle va provoquer une chaleur, dynamisée par l'ascèse et l'amour. Sortant des mystères d'Eleusis, où il avait été initié, Cicéron déclara : « Je suis maintenant éternel ». On n'a jamais très bien su ce qui s'y passait, mais ce qu'on peut imaginer, d'après ce que nous dit Aristote, c'est qu'une forte impression était produite sur l'âme, une expérience fulgurante induisant un souvenir inoubliable et la certitude qu'après celle-ci, on ne serait plus jamais comme avant. C'est ce que j'ai souvent entendu dire par d'anciens toxicomanes après qu'ils aient traversé des initiations. Le métal de notre âme est transformé en quelque chose d'autre. Ce n'est pas psychologique et ce n'est pas qu'au niveau du discours. Parfois, on constate la mutation sur le plan somatique, dans les traits du visage, dans l'harmonie globale, dans des modifications de la physiognomonie. Il est dit, dans la tradition, que quand ce germe se développe, le cœur de l'homme s'ouvre : le cœur, symbole du centre de l'être. Or, être au cœur de soi-même, c'est être au centre de soi-même. Quand on est au centre de soi-même, l'arbre (celui de la parabole) grandit, et cet arbre se confond avec l'axe du monde. Cela veut dire que l'infiniment petit de notre cœur s'identifie à la centralité axiale de l'infiniment grand de l'axe universel. L'homme qui arrive à ce niveau-là reçoit le nom d'homme parfait, d'homme réalisé, d'homme universel. Quand on est au centre de soi-même, c'est-à-dire au centre du monde, on comprend que ce lieu est le seul endroit par lequel on peut monter ou descendre sur l'échelle des états d'être et des niveaux de conscience. Autrement, on reste à l'ho-

rizontal de son être. Une ligne sur une feuille de papier ne peut pas imaginer la surface, et la surface ne peut pas imaginer le volume. Il s'agit d'autres dimensions. De la même manière, notre centre-cœur est une autre dimension et c'est la raison pour laquelle il n'est pas utile d'aller quêter la sagesse ailleurs, là où, comme dit Bouddha : « La route n'a pas de fin ». La tradition préconise donc d'entrer en soi-même, c'est-à-dire de se mettre dans cette position stratégique où désormais on peut monter ou descendre les échelons de notre être. Monter dans les branches de l'arbre, où sont tous les oiseaux du ciel, autrement dit les niveaux de conscience angéliques. En montant le long de cet arbre, on développe des états de conscience ontologiques, plus chargés d'être que ceux vécus auparavant. Développer des états de conscience, cela signifie aussi développer une perception nouvelle, une sensibilité vivifiante par rapport à la réalité, donc percevoir un sens nouveau, engendrer une nouvelle vision du monde, enfanter une Parole neuve.

L'extraordinaire grandeur du thérapeute, avec la grâce de Dieu bien entendu, consiste à agir de façon dynamisante sur le germe qui attend dans le cœur de ceux qui souffrent. Lorsqu'un champ de conscience se libère, la problématique au niveau du *soma* se transforme également. Ne pas oublier que notre être procède du divin et qu'il contient dans ses profondeurs une réserve quasi infinie de potentialités à libérer, justement par l'acte initiatique. À travers une succession de morts, l'acte initiatique remplace l'ancien par le nouveau. Et sur un plan plus existentiel, il nous fait voir autrement notre propre mort : celle qui nous fait si peur tout au long de notre vie. Et plus l'initiation nous engage dans ces sortes d'au-delà, plus on se met à penser avec joie que « la mort est vaincue ».

---

Pour aller plus loin

**Pierre-Yves Albrecht anime aujourd'hui l'Académie Aurore, dans le Valais.**

**Il est l'auteur de nombreux livres, parmi lesquels : *Le Devoir d'ivresse, les itinérances du thérapeute*, éd. Georg**

***L'Archer Blanc, de la dépendance à l'initiation*, éd. Ketty et Alexandre**

***Le Courage de se vaincre*, éd. du Relié**

***Cheminer avec l'Ange* (avec Annick de Souzenelle), éd. du Relié**